
Frédérique Lemerle-Pauwels et Yves Pauwels, Architectures de papier. La France et l'Europe (XVI^e- XVII^e siècles)

Turnhout, Brepols, 2013

Audrey Millet



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/artefact/7270>

DOI : 10.4000/artefact.7270

ISSN : 2606-9245

Éditeur :

Association Artefact. Techniques histoire et sciences humaines, Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 18 juin 2015

Pagination : 234-235

ISBN : 978-2-271-08155-1

ISSN : 2273-0753

Référence électronique

Audrey Millet, « Frédérique Lemerle-Pauwels et Yves Pauwels, Architectures de papier. La France et l'Europe (XVI^e-XVII^e siècles) », *Artefact* [En ligne], HS 01 | 2015, mis en ligne le 27 avril 2021, consulté le 05 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/artefact/7270> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/artefact.7270>

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2021.



Artefact, Techniques, histoire et sciences humaines est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Frédérique Lemerle-Pauwels et Yves Pauwels, Architectures de papier. La France et l'Europe (XVI^e-XVII^e siècles)

Turnhout, Brepols, 2013

Audrey Millet

RÉFÉRENCE

Frédérique Lemerle-Pauwels et Yves Pauwels, *Architectures de papier. La France et l'Europe (XVI^e-XVII^e siècles)*, Turnhout, Brepols, 2013, 266 p.

- 1 Frédéric Lemerle et Yves Pauwels, respectivement directeur de recherche au Centre d'études supérieures de la Renaissance et professeur des Universités au département d'histoire de l'art de l'université François Rabelais de Tours, proposent une analyse de l'architecture de la Renaissance au Grand Siècle à partir de la littérature architecturale. Une intéressante bibliographie des livres d'architecture, manuscrits et imprimés, en français et langues étrangères, figure en fin de l'ouvrage qui est organisé en huit chapitres.
- 2 L'objet de cet ouvrage sur le livre architectural et, plus spécifiquement, les traités d'architecture civils et militaires de la Renaissance au Grand Siècle est d'analyser la part savante des connaissances techniques des architectes. Ainsi, pour les auteurs, « le "bon architecte" que représente Philippe De l'Orme à la fin de son *Premier tome de l'architecture* ne tient à la main ni une équerre ni un compas, mais "un mémoire et instruction [...]". L'image, la plus forte peut-être du traité, montre non un bâtisseur mais un savant pédagogue. » Ce constat selon lequel, à la fin de la Renaissance, la transmission du savoir architectural ne passerait plus par le système corporatiste mais par l'écrit et l'imprimé, guide la réflexion des auteurs, sous-estimant quelque peu des groupements de métiers parallèles aux guildes et supposant que les apprentis puissent accéder à des ouvrages coûteux. Si l'invention de Gutenberg donne une puissance

nouvelle aux textes et aux images, on soulignera que le recours à ces « technologies papiers » participe d'un discours de légitimation des architectes, mais ne reflète pas toutes les facettes de leurs pratiques scripturaires.

- 3 Le premier chapitre est consacré à l'édition de l'architecture au XVI^e siècle. Si Paris et Lyon font bien partie des lieux phares de l'édition, l'approche des auteurs laisse en marge le contexte européen d'échanges intenses, ainsi que la production des traités dans les ateliers, leur diffusion et les figures d'éditeurs. Le deuxième chapitre porte sur la traduction des traités italiens. Les auteurs se concentrent sur les ouvrages les plus connus, en particulier ceux d'Alberti, de Vitruve, de Philandrier et sur le traducteur Jean Martin. Le traité de Serlio fait l'objet d'une description conséquente. La littérature architecturale sous les Valois fait l'objet du troisième chapitre et laisse, une nouvelle fois, une place prépondérante à Serlio. Suit alors une liste de traités des ordres mettant en lumière Hans Blum, Jean Bullant et Jacques Androuet du Cerceau. Évoquant les recueils de modèles, ils supposent que ceux-ci ont été détenus par certains architectes et consultés par d'autres ; des détails sur ces circulations seraient enrichissants. Enfin, les auteurs examinent le traité de Philibert De l'Orme sous l'angle « esthétique et technique », même si l'approche technique se limite à la stéréotomie. Le quatrième chapitre est consacré aux relations entre architecture et commerce de l'estampe au Grand Siècle. Le rôle de la gravure et des graveurs à Paris est évoqué grâce aux travaux de Marianne Grivel, largement citée. Il aurait été intéressant de développer l'organisation des réseaux de contrefaçons en Europe du Nord, évoquées p. 95. Pour finir, deux pages sont consacrées à l'Allemagne et à l'Angleterre. Pourtant, les reprises et adaptations architecturales anglaises et les foyers d'imprimerie germaniques ont eu une importance capitale dans le développement des traités et des œuvres architecturales en Europe. Le cinquième chapitre porte sur les traductions, abrégés et adaptations des traités à Anvers, Paris ou Londres. Si les auteurs constatent l'interprétation des préceptes édités dans les traités, le vocabulaire ouvre sur une déclinaison des modes (imitation, inspiration, mutation, interprétation) qu'il serait passionnant de détailler. Mais c'est en termes d'« écoles » et par leurs prestigieux représentants que sont abordés les *Ars muniendi* dans le chapitre 6. Le septième chapitre s'intitule « La suprématie française » : « langage national », « primauté dans le domaine des arts », « intelligentsia », « modèle français », « goût »... On comprend que Louis XIII, Louis XIV et leurs ministres Richelieu, Mazarin et Colbert ont utilisé l'architecture à des fins de propagande politique et que ce choix a puissamment contribué à la construction savante de l'architecture. Le dernier chapitre de l'ouvrage, *De l'utilité des traités*, met l'accent sur « la pédagogie générale » des livres d'architectures dissimulée derrière « l'objectif professionnel ».
- 4 L'ouvrage restitue un état des recherches sur l'architecture en quête de reconnaissance à travers une entreprise de codification et de normalisation esthétique et technique sans précédent. L'approche retenue épuise-t-elle le thème des « architectures de papier » ? Les traités peuvent-ils être analysés sans le recours aux sources manuscrites, indispensables, au risque de dépouiller les architectes de leurs outils ? Si le choix initial conduisait à analyser la dimension livresque de l'architecture, il pourrait aussi ouvrir sur la restitution des pratiques de l'écrit.

AUTEURS

AUDREY MILLET

Université Paris 8 (IDHES, UMR 8533) et Université de Neuchâtel (Institut d'histoire)